

—Ma mère, veuve, je pourrais être plus pauvre encore et porter dignement et avec fierté le nom de mon mari.

La jeune femme resta inébranlable dans sa résolution et, pour le moment, madame de Perny dut renoncer à la convaincre.

—Elle a beau faire, se dit-elle avec une fureur concentrée, il faudra bien que j'aie raison de sa résistance.

Mais la position du marquis ne permettait pas une trêve de longue durée. Si rien n'annonçait encore sa fin prochaine, il était dans un tel état de dépérissement qu'il pouvait s'éteindre subitement comme la mèche d'une lampe qui a brûlé sa dernière goutte d'huile.

C'est alors que M. de Perny se souvint d'un de ses amis de collège qui après avoir fait de brillantes études, était devenu docteur-médecin.

Ernest Gendron était pauvre et encore inconnu : mais déjà on parlait de lui comme d'un homme d'avenir et d'un grand savoir.

—Ernest Gendron se souviendra de notre intimité d'autrefois, se dit Sosthène, et, moins réservé que ses confrères, il ne cherchera pas à me cacher la vérité.

Il écrivit immédiatement au jeune docteur pour le prier de venir voir le marquis de Coulange.

Nous savons que, comme les autres médecins, Ernest Gendron n'avait point osé déclarer clairement que le marquis était perdu, mais qu'il avait donné à entendre à M. de Perny que la catastrophe pouvait arriver d'un moment à l'autre.

IV

LA MÈRE ET LE FILS

Après avoir accompagné le docteur Gendron jusque sur le perron de l'hôtel, Sosthène s'empressa de rejoindre sa mère qui l'attendait avec une impatience fébrile.

—Eh bien ? interrogea-t-elle avec anxiété.

M. de Perny secoua tristement la tête.

—Ainsi, plus d'espoir, dit madame de Perny, il est condamné ?

—Condamné ! répondit Sosthène comme un écho.

Le front de madame de Perny se plissa d'avantage et un feu sombre s'alluma dans ses yeux.

—Ernest Gendron a cru devoir me prévenir que, si le marquis avait des dispositions à prendre, il était urgent de ne pas perdre de temps, reprit Sosthène.

—Je sais cela aussi bien que ton ami, fit madame de Perny en haussant les épaules.

—Soit, il faut donc absolument que Mathilde...

—Ce matin j'ai fait auprès d'elle une nouvelle tentative : la sottise ! elle ne veut rien entendre.

—Malheureusement elle aime son mari.

—Oui, elle l'aime. C'est parce qu'elle l'aime et par un sentiment stupide de délicatesse qu'elle ose me résister. Je la domine, j'ai brisé ses volontés, mais il y a en elle une force d'inertie contre laquelle toute lutte est impossible.

—Alors il faut agir directement sur le marquis.

—Je n'ai pas attendu jusqu'à présent pour lui faire comprendre qu'il serait prudent de songer à l'avenir de sa femme et qu'il ferait bien de tester en sa faveur.

—Vous ne m'aviez pas dit cela.

—Je n'ai pas besoin de tout te dire.

—Que vous a répondu le marquis ?

—Qu'il me remerciait de mon avertissement, qu'il comprenait mes inquiétudes, mais qu'il n'en était nullement effrayé, et il ajouta qu'il ne voyait point la mort de si près pour sentir la nécessité de faire son testament.

—Le malheureux ne se voit pas mourir !

—Presque tous les malades en sont là, ils croient encore à la guérison en rendant le dernier soupir.

—Mais dans un mois, dans huit jours, demain il peut mourir. Que faire ?

—Je n'en sais rien. J'espère toujours que le marquis cessera de se faire illusion sur sa position et que je contraindrai ta sœur à penser comme nous.

—Ah ! si elle avait un enfant ! fit M. de Perny avec regret.

—Si Mathilde avait un enfant, répliqua la mère, nous n'aurions qu'à attendre tranquillement la dernière heure du marquis. Il ne s'agirait pas seulement de la fortune de M. de Coulange, dont le chiffre s'élève aujourd'hui à plus de quatorze millions, mais aussi de la fortune de sa tante, la duchesse de Chesnel-Tanguy, dont le marquis est l'unique héritier.

—Oh ! ce serait superbe ! exclama Sosthène, les yeux étincelants de convoitise. La vieille duchesse n'a pas loin de dix millions de fortune.

—Malheureusement, Mathilde n'a pas d'enfant, reprit la mère. Non seulement nous ne devons pas penser aux millions de la duchesse, mais nous sommes menacés de voir la fortune de mon gendre nous échapper. S'il venait à mourir demain, les millions

de celui-ci, comme les millions de l'autre seraient dispersés aux quatre coins de la France et iraient augmenter la fortune des petits-cousins du marquis.

M. de Perny frappa du pied avec colère.

—Si cela arrivait, ma mère, s'écria-t-il d'une voix frémissante, il n'y aurait plus de justice, ce serait une iniquité ! Mais cela ne sera pas, cela ne peut pas être !

—Il n'y a pas à lutter contre les droits absolus que donnent les lois.

—Non, non, reprit-il avec violence, en marchant d'un pas saccadé, fiévreux, cela ne sera pas, j'aimerais mieux...

—Quoi ? que peux-tu faire ?

Il ne répondit pas. La tête inclinée, il continua à tourner autour de la chambre. Au bout d'un instant il s'arrêta brusquement, releva la tête et se frappa le front. Un horrible sourire crispait ses lèvres, des lucurs sombres sillonnaient son regard.

Il se rapprocha de sa mère. Celle-ci ne put s'empêcher de tressaillir.

—Mais qu'as-tu donc ? lui demanda-t-elle.

—Ce que j'ai, je vais vous le dire, répondit-il d'une voix creuse. Une idée vient de jaillir de mon cerveau, et il faut, vous entendez, ma mère, il faut que cette idée réussisse.

—Je ne demande pas mieux. Voyons d'abord ton idée...

—Je puis compter sur vous ?

—Tu le sais bien.

—Eh bien, ma mère, il faut que Mathilde ait un enfant.

Madame de Perny bondit sur son fauteuil.

—Et c'est là ton idée ? s'écria-t-elle ahurie.

—Oui.

—Ah ça ! tu es fou !

—Je vous prie de croire que j'ai toute ma raison.

—Il y a pourtant lieu d'en douter. En effet, si tu t'imaginais que ta sœur est capable de la moindre action malhonnête, ce serait de la folie.

—Je n'ai pas eu cette pensée.

—Alors, explique-toi.

Il se pencha vers sa mère, et pendant un instant il lui parla tout bas à l'oreille.

Il y avait évidemment dans ses paroles quelque chose de terrible et d'effrayant, car madame de Perny devint subitement très pâle et resta un moment suffoquée sous le coup d'une violente émotion.

—Eh bien, vous avez entendu ? reprit-il à haute voix.

—Oui, j'ai entendu.

—Mon idée est-elle bonne ?

—Sans doute, mais...

—Est-ce que vous ne l'approuvez pas ?

—Si, puisque je la trouve excellente ; seulement...

—Seulement ?

—Est-elle réalisable ? Je vois se dresser devant nous des difficultés insurmontables.

—Déjà !

—Il y a d'abord Mathilde.

—Elle se soumettra si vous le voulez comme vous savez habituellement vouloir. Du reste, je serai là pour vous aider.

—Ensuite il y a tout le reste.

—Assurément. Mais nous n'avons pas, quant à présent, à nous préoccuper de toutes ces difficultés qui vous semblent insurmontables. Il y a un premier obstacle, c'est celui-là qu'il importe de briser d'abord ; successivement, nous en ferons autant des autres à mesure qu'ils se présenteront.

Madame de Perny secoua la tête. Elle ne paraissait pas convaincue.

Sosthène reprit :

—Avec de la volonté, de l'énergie, de l'adresse et de l'audace quand il le faut, on est toujours sûr de réussir.

—Tu crois cela ?

—Oui. Vouloir ! c'est déjà la moitié du succès.

—Il y a les conséquences qui peuvent être terribles.

—Je ne les redoute point.

—Ainsi, tu es absolument décidé à te jeter dans cette nouvelle aventure.

—Ce n'est pas nous qui avons créé la situation actuelle : nous nous défendons contre un danger qui nous menace. Ma mère, ce n'est pas seulement la fortune du marquis de Coulange qu'il nous faut, c'est aussi les millions de la vieille duchesse de Chesnel-Tanguy.

Il y eut un moment de silence.

Madame de Perny réfléchissait, la tête dans ses mains.

Sosthène attendait la décision de sa mère, en tordant ses moustaches avec impatience.

—Il a raison, il le faut, murmura madame de Perny.

Elle se leva à demi, allongea le bras et tira le cordon d'une sonnette.

Presque aussitôt une porte s'ouvrit et une femme parut.